

# MARXMILITANT RÉVOLUTIONNAIRE...

*«Marx n'a jamais voulu assumer le rôle de maître à penser. Bien au contraire il se considérait comme un éternel lecteur et disciple revendiquant tout au plus un rôle d'éducateur dont le devoir était de rester à l'écoute des événements et des idées nouvelles pour parfaire sa propre éducation jamais achevée». Maximilien Rubel.*

Marx victime de la postérité, trahi par ses continuateurs, ses commentateurs trop zélés. L'argument est rebattu mais séduisant et rassurant... pour les marxistes. C'est un véritable fatras d'interprétations, de découpages plus savants, plus vrais les uns que les autres qui nous est offert. Faut-il prendre en compte le jeune Marx, le pourfendeur de la *Realpolitik*, le collaborateur du très bourgeois «*New York Tribune*» ou bien celui qui méprise les «*Straubinger*» lourdauds mais appelle à l'alliance avec eux? A chacun de procéder à la dissection de sa vie, de son œuvre afin d'en extirper les corps étrangers susceptibles de remettre en cause la cohésion interne. C'est l'exercice auquel se sont livrés les exégètes marxistes depuis cent ans. Autant dire qu'il ne permet pas de rendre compte de l'action d'un militant mais sert uniquement à justifier telle ou telle ligne politique en lui donnant l'aval du maître.

Quoi qu'il en soit, le militantisme de Marx prend forme sous le signe du libéralisme rhénan. Rien d'étonnant à cela; fils d'avocat et rhénan, il participe au courant libéral et séparatiste plutôt francophile qui se développe dans son milieu à cette époque. La bourgeoisie rhénane a tout intérêt à recouvrer les avantages acquis pendant le temps de l'occupation française. Facilités commerciales, acquisitions foncières au détriment de la noblesse et du clergé, libertés politiques sont autant de souvenirs vivaces qui cimentent la cohésion de la bourgeoisie. Et puis, comme l'explique un métallurgiste rhénan: «*Ce n'est pas tous les jours qu'on retrouve un marché de quarante millions d'habitants*». L'esprit de 1789 anime ces banquets, ces fêtes qui sont des occasions de défier l'ordre prussien. Alors on chante en français, parfois on hisse un drapeau tricolore. Marx prend part à ce courant et devient membre du *Club de la Taverne* à Trêves et du *Club des Poètes*. Son activité est celle de la jeunesse bourgeoise radicale de son temps. Il jette sa gourme comme on dit avant de s'engager dans une carrière universitaire qu'on lui promet brillante. Sa voie est toute tracée; pourtant, docteur en 1841, Marx perd l'appui de son professeur Bruno Bauer dont les cours sont suspendus. Puis la mort de son père et la perte du soutien financier de sa mère achèvent de lui fermer les portes de l'université. C'est alors qu'il se tourne vers le journalisme comme moyen d'existence.

Militantisme? Aussi sans aucun doute, mais quelle conception il a déjà du rôle de sa prose le docteur Marx! Car pour lui ce n'est pas grand-chose et ça l'ennuie que de tartiner toujours du papier; il préférerait se consacrer à des travaux scientifiques. S'il ne veut pas être confondu avec un vulgaire tâcheron de la plume, s'il est même jugé inapte par Ruge, ce n'est pas pour autant qu'il méconnaît les ficelles du métier de journaliste. Rédacteur en chef de «*la Gazette rhénane*» en 1842, il réussit à en développer l'audience tout autant sinon plus par les révélations que le journal fournit que par la ligne politique qu'il défend. Celle-ci est l'expression du radicalisme hégélien et du libéralisme rhénan. A son origine on trouve des hommes comme Hansemann, Camphausen, Mevissen qui représentent la bourgeoisie montante, bien décidée à en découdre avec le pouvoir en place afin de se frayer un chemin vers la direction des affaires. Marx n'opère donc pas de rupture idéologique, du reste ni les actionnaires ni la censure prussienne ne le permettraient.

A travers ses démêlés avec les *Affranchis berlinois*, Marx montre bien qu'il choisit délibérément de maintenir ce cap. S'il en fait des sots qui rendent leur cause ridicule, il est difficile de n'y voir qu'une question de moyens mal adaptés à la fin. La raison profonde en est qu'il ne veut pas que le journal serve de dépotoir et exaspère le bourgeois philistin; c'est que celui-ci est un lecteur de «*la Gazette rhénane*»! L'élimination des *Affranchis* de la rédaction du journal va s'effectuer par l'action d'une double censure: celle de Marx qui a «*justifié*» d'avance son attitude, et celle de l'État prussien exerçant de fortes pressions pour que s'infléchisse la ligne du journal, notamment sur la question religieuse. Comme l'anticléricisme est le cheval de

bataille des *Affranchis*, la position de Marx s'en trouve confortée. Il accepte pour compromis que la religion ne soit critiquée qu'à travers la politique. Les foudres de la censure d'État ne s'étant pas apaisées pour autant, il doit sur-le-champ procéder au licenciement de Rutenberg, un *Affranchi* particulièrement visé. Si ce fait paraît lui peser sur la conscience, d'autant plus que c'est par son intermédiaire que Rutenberg est venu à la rédaction, il ne cache pas malgré tout un certain soulagement. Il le jugeait en effet totalement incapable. Quelque temps plus tard, lorsque de nouveaux problèmes se présentent, il offre sa démission comme un moyen de sauver «*la Gazette rhénane*». En fait la situation est désespérée. Le 21 janvier 1843 l'arrêt de la parution du journal est fixé pour le 31 mars. Or ce n'est que le 17 mars qu'il annonce son intention de démissionner. Difficile dans ces conditions d'y voir une tentative courageuse de sauvetage de «*la Gazette*».

Il est bien souvent arbitraire de fixer des étapes dans la vie d'un individu, comme s'il s'agissait d'abstraire un élément nouveau pour éviter d'avoir à en comprendre la trame. Quoi qu'il en soit, la profession de foi communiste écrite par Karl Marx dans les «*Annales franco-allemandes*» en 1844 change singulièrement les données de sa vie politique. Le journalisme bourgeois radical, passé au communisme, doit désormais tenir compte du prolétariat. Il est l'allié inévitable, même si Marx le jugera bien encombrant à plusieurs moments de sa vie. Sans lien avec des militants ouvriers révolutionnaires, il s'avère impossible de mener une quelconque action politique d'envergure. En fait, après une phase de découverte c'est le temps de la colonisation qui va commencer.

Durant le voyage qu'il effectue avec Marx à Londres en 1845, Engels peut écrire: «*Schapper, Moll, Bauer étaient les premiers prolétaires révolutionnaires que je rencontrais*». Ce sont aussi les premiers liens utiles. Les trois hommes dont parle Engels sont membres de la *Ligue des Justes*, société secrète formée à Paris d'une scission radicale de la *Ligue des Bannis*. En relation avec les sociétés françaises, telles que celle des *Saisons* fondée par Barbès et Blanqui, la *Ligue des Justes* connaît un certain développement. Mais en 1839, impliqués dans une conspiration, des membres de la ligue sont arrêtés. Schapper en fait partie, expulsé après six mois d'emprisonnement, il reprend l'activité militante à Londres avec notamment l'horloger Mollet et le cordonnier Bauer. L'impulsion est donnée dans cette ville, si bien que la direction de la ligue s'y installe après avoir été organisée à Paris. Selon une stratégie déjà bien établie, cette société secrète est doublée d'une organisation de masse: l'*Union éducative des travailleurs allemands*. C'est vers cette société que Marx se tournera pour s'assurer une assise ouvrière.

Auparavant, il était entré en contact avec Proudhon en 1844, mais sans que cela aboutisse à quoi que ce soit. Ce n'est qu'en février 1846, lorsque avec Engels il décide de lancer un réseau de comités de correspondance communistes, que les rapports entre les deux hommes se dessinent. En écrivant à Proudhon, Marx vise un double objectif: en faire son correspondant parisien et l'écartier de Grün, disciple humaniste de Feuerbach. Pour atteindre ce dernier point, il n'hésite pas à employer la calomnie, le traitant de charlatan, de parasite, essayant aussi d'exciter l'orgueil de Proudhon en rapportant des propos peu élogieux que Grün aurait tenus envers celui-ci. Mais la réponse de Proudhon est suffisamment réservée pour constituer en fait une fin de non-recevoir. Marx doit désormais renoncer à s'attacher «*le plus grand socialiste de son temps*».

A travers le comité de correspondance, Marx avait voulu garder l'acquis des contacts internationaux établis depuis 1842 et engager le combat idéologique. La tentative de colonisation peut s'amorcer. On en aperçoit déjà la méthode. Après Grün la cible sera Weitling. La partie n'est pas facile pour Marx, Weitling est célèbre, lui non. Dans un premier temps il écrit que Weitling peut être hardiment mis en parallèle avec ses concurrents français de l'époque. Il estime même que l'œuvre géniale de celui-ci dépasse souvent celle de Proudhon au point de vue théorique. Bref, il ne tarit pas d'éloges pour lui. Mais c'est précisément de cette célébrité, de ce parallèle qui peut être établi, que Marx, d'une part, nourrit sa jalousie et, d'autre part, aperçoit l'ombrage qu'il porte à ses propres théories.

Il possède pourtant un avantage sur Weitling. Celui-ci est un écrivain mais autodidacte. Artisan tailleur, il est tout à son aise pour s'adresser aux ouvriers. Mais quand il rencontre le clan Marx le 31 mars 1846, les données ne sont plus les mêmes. Les bourgeois communistes scientifiques vont savoir user et abuser du privilège des intellectuels face au prolétaire autodidacte. Pire, ils l'érigent en dogme. La théorie doit être l'objet de ceux qui en ont le loisir. Les ouvriers n'auront qu'à s'assembler autour des «*savants*» chargés de les éclairer sur la voie à suivre. Marx abat aussi une autre carte, celle du rôle de propagandiste, de l'agitateur, du révolutionnaire et de sa responsabilité dans les luttes du prolétariat. Il met en avant les conséquences des appels à l'action révolutionnaire. Pour appuyer son raisonnement, il se fonde sur deux éléments: le premier tient à la nature des prises de position de Weitling; partisan de la guérilla et jugeant le prolétariat toujours mûr pour la révolution, son rôle de propagandiste, de leader, lui donne une charge de responsabilité plus importante. Le deuxième élément dérive tout naturellement de la conception même qu'a Marx de

la division des tâches au sein du mouvement communiste. Car dans sa démarche il y a bien sûr toujours l'écueil de se voir retourner l'argument. Il est vrai qu'il n'a pas d'audience, mais la brèche demeure et il lui est indispensable de tenter de la colmater. Il le fait en s'appuyant sur le caractère scientifique de ses travaux. Le sceau de la science lui conférerait en quelque sorte l'infailibilité et par là un droit sur le prolétariat que l'ignorant Weitling ne saurait avoir.

Quand celui-ci répond que «*son modeste travail préparatoire fait pour la cause commune avait plus d'importance que la critique et les analyses en chambre que l'on développait loin du monde souffrant et des tourments du peuple*», l'argument porte. Marx peut bien répondre que «*jamais l'ignorance n'a servi personne*», il sait qu'il est pris en défaut.

En mai 1846, il est toujours à la recherche d'une assise ouvrière pour ses théories. L'année précédente, on l'a vu, il était entré en contact avec les dirigeants de la *Ligue des Justes* à Londres. Aussi se tourne-t-il vers eux pour qu'ils deviennent les correspondants de son comité. Le travail d'approche n'est pas aisé car s'ils se sont éloignés des positions radicales de Weitling ils n'entendent pas accorder une confiance sans réserves au docteur Marx. Ces hésitations donnent une nouvelle occasion à Marx et à Engels de s'en prendre aux stupides *Straubinger*, prolétaires incultes qui ne veulent pas accepter les leçons que leur prodiguent les communistes scientifiques. «*C'est pourtant les seuls Straubinger avec qui l'on pouvait tenter un rapprochement en toute franchise et sans arrière-pensées*», comme l'écrit Engels à Marx. Ce seront pourtant les arrière-pensées qui feront ravalier les insultes pour trouver un compromis... qui met Marx à la tête de *La ligue des Justes* rebaptisée *Ligue des Communistes*! Le tour est joué.

En 1848, une grave crise secoue les économies européennes. La famine sévit ou menace un peu partout. Marx et Engels, ressentant l'approche de soulèvements populaires, ont une curieuse attitude pour des militants révolutionnaires. Marx se lamente à l'idée de ne pouvoir se retirer deux ou trois mois dans la solitude pour rédiger son traité économique. Engels a des préoccupations similaires. Quoi qu'il en soit, expulsé de Belgique Marx vient s'installer à Paris et conseille aux émigrés allemands de se préparer à la lutte armée. Mais très vite il se démarque de ceux d'entre eux, tel Herwegh, qui organisent des corps francs pour préparer le retour en Allemagne. Il fonde un *Club des Travailleurs* en opposition à la *Société démocratique* impulsée par des émigrés allemands et mène une violente campagne de presse contre eux, tentant de les discréditer auprès des socialistes français. Il les dénonce comme essentiellement anticommunistes parce qu'ils ne reconnaissent pas la lutte des classes. L'argument est curieux sous la plume de Marx quand on sait qu'à son retour d'Allemagne, début avril 1848, il adopta une ligne politique d'alliance avec la bourgeoisie et créa une *Société démocratique* face à l'*Association ouvrière* dirigée par Gottschak.

Durant cette période, Marx se montre d'une grande prudence. Sur l'insurrection de juin, il ne se prononce qu'après son achèvement. Quant aux combats sur les barricades, s'il n'entend pas y participer, cela ne l'empêchera pas d'éreinter ses adversaires à ce sujet. Mazzini, Schapper, Anneke «*qui a piteusement pris la poudre d'escampette*», sont particulièrement visés. Mais comme à ce propos on ne dit pas non plus grand bien de lui, il demande à Engels de soigner son image de marque. Le retour de Marx en Allemagne est l'occasion de nouveaux affrontements politiques. Il milite alors en faveur de l'alliance avec la bourgeoisie, unique moyen selon lui d'éviter l'isolement du prolétariat. La participation aux consultations électorales en est le moyen politique par excellence. Gottschak, auquel Marx s'oppose, défend l'autonomie ouvrière et l'abstention.

Lorsqu'en juin 1848 une centaine d'associations démocratiques se réunissent en congrès à Francfort-sur-le-Main pour tenter de s'organiser, c'est l'*Union ouvrière* de Gottschak qui est majoritaire. Mais l'arrestation de Gottschak et d'Anneke, le 3 juillet 1848, fait pencher la balance en faveur de Marx qui se retrouve président provisoire de l'*Union ouvrière*. Dès lors, l'organisation s'engage dans la compétition électorale et à sa sortie de prison Gottschak aura perdu tout contrôle sur l'Union.

En avril 1849, la rupture de l'alliance avec la bourgeoisie est en quelque sorte l'aveu de l'échec du modèle 1789 appliqué à 1848 qu'il avait avancé. Mais il peut sans dommage remettre les pendules à l'heure de l'alliance lors du procès des communistes à Cologne. Il souhaite un Parti «*qui pousse partout spontanément sur le sol de la société moderne*», en fait, qu'il soit un outil politique docile et interchangeable au gré des analyses conjoncturelles.

Dans cette perspective la maîtrise de l'organisation est la condition sine qua non de la réussite plus que le maintien d'une forme organisationnelle. La dissolution de la *Ligue des Communistes* n'est en ce sens qu'une péripétie, puisque la lutte d'influence se déroule ailleurs, sur le terrain de la calomnie, des attaques

personnelles. Lors du procès des communistes à Cologne, Marx accuse le clan rival Willich Schapper, d'être responsable des arrestations. En fait il sera bien obligé de se rendre à l'évidence: il a bel et bien été lui aussi abusé pendant cette période par Haupt, l'employé de commerce qu'il avait fait entrer dans l'organisation. En cette matière, il n'est pas au bout de ses peines: il faut dire qu'il paraît éprouver une certaine satisfaction à manier le scandale, à nager en eau trouble. Marx trouvera très intéressant et très amusant de dresser des portraits de ces «ânes» d'émigrés allemands, où il peut donner libre cours à son goût de la calomnie et régler des comptes d'autant plus facilement qu'il le fera anonymement. Cette commande particulière lui est faite par Bangya, personnage qui exercera une véritable fascination sur lui pendant un an et se révèle être un agent prussien!

Pendant les années qui suivent, l'activité de Marx est essentiellement celle d'un journaliste collaborant à divers organes bourgeois comme le «*New-York Tribune*» ou plus militant comme le «*People's Paper Journal*» de la gauche chartriste. Ses préoccupations financières l'emportent sur sa démarche politique. En 1864, avec la naissance de l'*Internationale*, les idées de Marx vont avoir une assise dont elles n'avaient jamais pu bénéficier auparavant. Très rapidement il réussit à s'imposer au sein de l'organisation et sa stratégie de la primauté du politique sur le social devient majoritaire. L'élimination des proudhoniens au congrès de Bruxelles en 1868 en est l'illustration. A l'approche du conflit franco-prussien, Marx troque l'internationalisme prolétarien pour la défense du principe de l'unité allemande conforme aux intérêts de la bourgeoisie allemande et du prolétariat politique sur le prolétariat proudhonien français. Peu importe pour lui que ce soit sous les auspices du *Junker* réactionnaire né à droite, Bismarck et dans le cadre féodal de l'empire. Que les prolétaires français et allemands s'affrontent pour finalement en être les grandes victimes c'est somme toute de peu d'importance pour le savant et le militant, puisque le commentateur est là pour faire de la Commune son combat. Que penser du militant révolutionnaire qui attendit le 31 mai 1871 pour prendre une position en faveur de la Commune alors que celle-ci a été écrasée le 28 mai, de celui qui a décliné l'invitation de Schilly et Rheinhardt, dissuadé Engels de se rendre à Paris sous prétexte qu'il fallait se méfier de ces républicains bourgeois?

Plus exemplaire encore est sa prestation au congrès de l'*Internationale* à La Haye en 1872. Sa présence, qui constitue déjà un événement en soi puisqu'il n'avait jamais participé à un congrès de l'organisation, montre toute l'importance qu'il y accorde. En venant, son ambition est double: d'une part faire expulser Bakounine et mettre un coup d'arrêt au développement de l'anarchisme, d'autre part liquider l'*Internationale* considérée comme un outil politique dépassé.

Il mènera à bien sa première tâche en accusant Bakounine d'escroquerie. Celui-ci, en quête d'argent, avait entrepris la traduction en russe du «*Capital*», travail qu'il abandonna tout en ayant touché un acompte. Peu importe que Bakounine ait proposé de restituer l'argent, que Marx ait lui-même escroquer l'éditeur Leske en 1845 agissant de manière semblable, l'objectif est atteint. Ce que la lutte idéologique ne pouvait permettre, un scandale savamment orchestré le peut. Le Russe est exclu et les antiautoritaires écartés. Quand à l'opération de liquidation de l'*Internationale*, il peut désormais la mener en toute sérénité en envoyant son siège outre-Atlantique.

Dès lors, jusqu'à sa mort, son activité militante s'efface derrière celle du théoricien sans compter celle d'homme d'affaires.

Dans ce survol de la vie militante de Marx, il n'est pas difficile de constater que l'absence de références à la théorie accentue les traits que le commentaire économique et politique permet d'occulter. Ces traits, ce sont les revirements d'alliances qui font, par exemple, d'une insurrection populaire une folie dès lors qu'elle se déclare, puis un point de départ, une avancée historique quand elle est écrasée. Ce sont aussi les manœuvres politiciennes qui n'ont, bien entendu, d'autres visées que d'assurer la suprématie de sa ligne politique. C'est l'esprit froid qu'Engels lui-même critiquait. Que Marx ait voulu ou non assumer le rôle de maître à penser, il en a à l'évidence épousé tous les défauts.

**Michel FROMENTIN.**

-----